

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Poésie limitrop(h)e

À propos de *Poésie des Frontières* de Clément Moisan  
Clément Moisan, *Poésie des frontières*. Étude comparée des poésies canadienne et québécoise. Montréal, H.M.H., Voll Constantes, 1979. 346 p.

Pierre-Louis Vaillancourt

Number 17, Spring 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40618ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaillancourt, P.-L. (1980). Review of [Poésie limitrop(h)e : à propos de *Poésie des Frontières* de Clément Moisan / Clément Moisan, *Poésie des frontières*. Étude comparée des poésies canadienne et québécoise. Montréal, H.M.H., Voll Constantes, 1979. 346 p.] *Lettres québécoises*, (17), 48–50.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Poésie limitrop(h)e

à propos de

*Poésie des Frontières*

de Clément Moisan

Le dernier essai de Clément Moisan sur les poésies québécoise et canadienne est coiffé d'un titre ambigu. Et dès les premières lignes, il est précisé que *Poésie des frontières* fut préféré en dernière instance à un autre titre possible : *Poésie sans frontières*. La différence mérite les explications fournies par l'auteur car un tel sujet, en l'état actuel du *statu chaud* échappe difficilement à des perspectives idéologiques. Clément Moisan ne les esquive pas et discute, dans l'avant-propos, de la nature politique de ces frontières. Apparemment échaudé par l'accueil réservé à son *Âge de la littérature canadienne*, dont on dénonça l'esprit trop confédératif, il entreprend une défense vigoureuse de l'expression *littérature québécoise*. Cette conception de deux littératures distinctes et le rejet de l'expression *littérature canadienne-française* semblent aller de soi pour la plupart des gens mais elle rencontre de fait de vives résistances dans certains milieux. La spécificité des deux littératures se fonde, selon Clément Moisan, sur des différences multiples d'ordre linguistique, intellectuel, historique et géographique. Et si les différences s'appellent des frontières, voilà le titre justifié. Or ces différences ne sont pas jugées essentielles et irréductibles. Le seraient-elles que s'engagerait dans une impasse une recherche de littérature comparée. Comme étude il y a, c'est que les efforts pour franchir les frontières ont été plus nombreux que ceux pour les ériger. Le second titre, rejeté, aurait été plus révélateur de la perspective générale de l'essai.

La situation de Clément Moisan ressemble à celle d'un touriste en pays étranger. Certains voyageurs ne remar-

quent que les ressemblances, d'autres que les différences. Pour les premiers, un pont est un pont, qu'il soit de bois ou Neuf. Pour les seconds, seule leur prairie natale est verte, les autres sont bleues, turquoise ou émeraude. Clément Moisan, par obligation de métier, prend le parti de la similarité. Faut-il reconnaître son droit, en considérant que tout dépend de l'approche et de la perception, ou entrer avec lui dans l'examen de ce point de vue ?

Clément Moisan justifie d'abord politiquement son choix, préférant, dit-il, traverser les frontières, afin de « ne plus vivre replié sur soi », afin de « s'ouvrir à tout ce qui existe hors et loin de soi » (p. 8). Cette vision généreuse, digne d'un humaniste de la Renaissance ou d'un homme de sciences contemporain, dissimule mal des ambitions plus immédiates, lorsque Clément Moisan fait sien le propos de Ronald Sutherland sur « la nécessité de ces comparaisons entre les deux littératures canadienne et québécoise pour ouvrir les frontières de chacune d'elles, faire comprendre les hommes exprimés par ces formes littéraires et aider au développement, en qualité et en quantité, des oeuvres » (p. 27-28). Cette philosophie, ouvertement bonne ententiste, est tout à fait légitime pour le *citoyen* Clément Moisan mais elle est plus contestable et moins innocente si elle vient orienter, brouiller ou obscurcir le jugement du *critique* dont l'ambition, reconnaît l'auteur, est d'aboutir à des « conclusions froides et irréfutables » (p. 24).

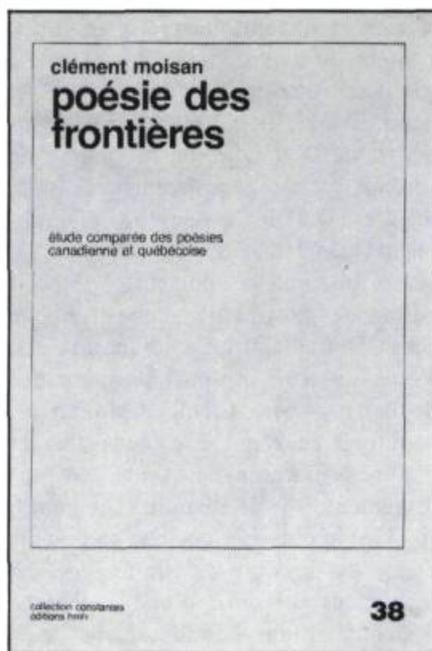
Diverses possibilités méthodologiques s'ouvrent à une critique soucieuse de transcender les frontières. La plus séduisante voie est le structuralisme en

linguistique ou en anthropologie. Pour cette dernière science, par exemple, il existe dans le comportement humain des invariants, repérables précisément par l'examen des variables. Claude Lévi-Strauss lit les mythes des peuples les plus divers, dans le temps et dans l'espace, comme une histoire unique et universelle. Et Vladimir Propp relevait, sous la diversité apparente des contes, un code identique. Clément Moisan fait valoir la dette de la littérature comparée envers ces méthodes d'analyse élaborées par les sciences humaines récentes. Mais s'il les mentionne, il ne les retient pas, pour de subtiles raisons empruntées à Fernand Baldesperger, et pour la raison moins avouée qu'il n'y a aucun motif objectif, dans la perspective mythographique, de préférer la poésie canadienne à la poésie bantoue pour la comparer à celle du Québec. De même ne retient-il pas les instruments de l'analyse linguistique, dont il salue en passant les résultats « enrichissants ». Comme il est évident que le comparatisme trouve dans ces procédés critiques leur indice le plus élevé de légitimité rationnelle, Clément Moisan aborde volontiers les notions développées par Michaël Riffaterre et Roman Jakobson sur la *poécité* et sur la *texture poétique* pour justifier les fondements épistémologiques de sa propre démarche. Mais encore là, leur application est difficile car pour bien fonctionner, ces méthodes évacuent, sans toutefois les mépriser, les aspects documentaires du contenu. Or Clément Moisan s'intéresse avant tout au texte comme document. De là les explications théoriques nuancées qui finissent par relever du patinage artistique. Car s'il est à la fois bien utile de s'appuyer sur les structuralistes, dont le

regard olympien fait s'équivaloir toutes les lois narratives, il est bien difficile de se maintenir à ces hauteurs quand on s'intéresse surtout à la vie grouillante de la vallée.

Ne pouvant accepter que les deux littératures soient parentes de ce point de vue trop élevé qui les rend également cousines de toutes les littératures du monde, et cherchant des liens de parenté plus concrets, Clément Moisan réintroduit, sans cependant lâcher Jakobson, la critique thématique. Une communauté d'expériences, un *vécu* similaire, voilà ce qui fondera les rapports des deux littératures. Empruntant au *Survival* de Margaret Atwood de précieux arguments, Clément Moisan prétend que « la recherche actuelle au Canada et au Québec est donc celle d'une identité, ou mieux de la connaissance des réalités qui ont façonné les habitants de ces pays » (p. 23). À cet égard, les rapprochements entre les deux groupes ethniques sont frappants ; malgré leurs différences sociales, économiques et leurs diverses aspirations politiques, ils se retrouvent dans une même « quête de soi que les oeuvres actuelles expriment avec violence et clarté » (p. 23). Il fait aussi valoir qu'au « Québec, comme au Canada, les hommes sont angoissés à la fois par leur situation ambiguë, découlant des circonstances de leur implantation dans ce continent, de leur histoire donc, et aussi par leur inadaptation au monde physique, animal et humain, dont ils sont partie intégrante. Il existe un sentiment de déraciné ou de non enraciné » (p. 23) dans chaque Canadien, dans chaque Québécois. Le filon paraît aussi riche que facilement exploitable.

Reconnaissant le besoin d'utiliser « plusieurs méthodes d'analyse » (p. 31), l'auteur introduit d'un même souffle la critique historique, à laquelle il attribue d'ailleurs un rôle de modèle. L'histoire littéraire enfanta un jour la notion d'influence. Or les deux littératures ont en commun un passé colonial. Elles ont subi le syndrome ombilical et Clément Moisan marque les âges successifs de l'émancipation et de la dépendance. La première génération, française et anglaise, dite de la Clandestinité, (A. Hébert, R. Lasnier, A. Grandbois, H. de Saint-Denis-Garneau, A.J.M. Smith, F.R. Scott, A.M.



Klein, D. Livesay) a secoué le joug du traditionalisme, du décalque des littératures européennes mères ; par contre, la seconde génération, (les poètes de l'Hexagone, de *Parti pris*, Irving Layton, Earle Birney, Raymond Souster, Alden Nowlan, Al Purdy), dite génération de la Résistance, a emprunté les idéologies marxistes et hégéliennes ou du moins manifesté, du côté anglophone, des velléités de préoccupations sociales. La troisième, celle de la Libération, depuis 1970, éclate dans tous les sens, dans tous les *ismes*, du formalisme au pornographisme. L'on peut s'étonner que ces deux littératures, véritables *soeurs ennemies*, aient grandi ensemble sans jamais vouloir reconnaître leur quasi gémellité. Toutes deux filles de mères européennes déjà proches parentes, elles présentent des analogies qui devaient déjà exister dans leurs génitrices. Clément Moisan ne le prend cependant pas de si haut et se contente des rapports par le biais synchronique.

Que valent ces présupposés *thématiques* d'enracinement et de quête de soi, et *historiques* d'émancipation du colonialisme et du régionalisme ? Peut-on également, puisqu'il s'agit de la poésie, accepter qu'elle se définisse par rapport à la réalité du pays et en fonction de ces trois âges, du déracinement, de l'enracinement et de l'Eden perdu ? Pour claires qu'elle soient, cette méthode et cette classification pèchent par des *forcing* nombreux. Définir la poésie par ses thèmes et non par la langue, c'est esquiver, malgré certaines précautions

et diverses allusions à la *poéticité*, le problème inouï que pose l'usage de deux langues différentes. L'anglais et le français ne sont pas en poésie le choix d'une des deux langues officielles dans lesquelles il nous fait plaisir de vous servir. Plus que le roman, la poésie est une exploration des possibilités du langage avant d'être une expression de la réalité. Et le problème de la langue se posa au Québec d'une façon cruciale et politique par le joual, dont on chercherait en vain l'équivalence dans le traitement du slang en anglais.

Sur tout cela, l'essai reste muet et le problème du phonétisme, si important en poésie, est relégué dans la seconde annexe, où il est traité abstraitement et sans référence à une langue particulière. Or Jakobson, cité par Clément Moisan, avait précisément posé que les analyses du contenu en poésie devaient respecter la priorité, la *dominance* de la *texture poétique*. Tout en prétendant respecter cette prédominance hiérarchique de la réalité langagière sur les autres réalités, Clément Moisan finit par revendiquer en fait la supériorité de l'arrière-plan sociologique sur les formes. En somme, il fait avec Jakobson ce que Marx avait fait avec Hegel ; il le saisit pour le remettre sur ses pieds. Tout de même, pour Jakobson, les réalités supérieures contraignantes sont d'ordre poétique et non pas sociologique. R. Barthes précise ainsi dans le *Système de la Mode* que « les contraintes ne limitent pas le sens, mais au contraire le constituent » (p. 160). En somme le langage se définit par ce qu'il oblige à dire, non par ce qu'il permet de dire. Même en excusant ce renversement dans les théories pratiqué par Clément Moisan, il resterait à examiner le bien-fondé des contraintes sociologiques dites communes aux deux groupes.

Or juger superflues et dissimulatrices de « racines communes » les différences qui séparent les deux poésies, ne considérer comme légitime et recevable que ce qui les unit, voilà qui relève d'un second *forcing* théorique. Dans l'ordre politique, l'impérialisme anglais ne produisit pas du tout les mêmes effets sur les deux communautés ethniques, l'une étant sa fille légitime par la langue, la religion et le sang, l'autre sa bâtarde. Nier cela, c'est prétendre que Cendrillon a vécu une expérience

d'émancipation identique à celle de ses soeurs. Voire, c'est prétendre qu'elle n'a pas su apprécier sa marâtre. Laisser croire que le pays a été nommé et possédé de la même façon dans les deux poésies, c'est gommer avec légèreté des réalités fondamentales archiconnues. Aussi R. Sutherland souhaitait avec raison comparer la poésie canadienne avec celle de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de la Nouvelle-Zélande car les mentalités des colonisateurs se ressemblent plus entre elles que celles des colonisateurs à celles des colonisés. Toute la théorie de Clément Moisan vise à effacer le phénomène de colonisation intérieure dont les Canadiens furent les agents et les Québécois les victimes. L'auteur préfère, en la citant, la notion de colonisation de Margaret Atwood, pour laquelle les Canadiens « ont toujours été colonisés », par l'Angleterre d'abord, « par l'aristocratie coloniale anglaise . . . qui exploitait et infériorisait les gens du pays ; c'est ce qui déclencha la révolte de Mackenzie, et plus tard, lors du soulèvement de Riel, l'Angleterre a de nouveau expédié l'armée » (p. 66), puis par les États-Unis. Mais ils ont vécu cela dans l'inconscience : « ils s'identifiaient au colonisateur . . . ils trouvaient cela épatant » (p. 66). Le parallèle est admirable certes, entre la « révolte » de Mackenzie et le soulèvement de Riel et l'occasion est belle de déculpabiliser la conscience du colonisateur. Mais qui, de Margaret Atwood ou des Canadiens, vit dans l'inconscience ? Et si la condition crée la conscience, comme le suggère Trotsky, il est à craindre que la conscience ne surgisse jamais car la condition n'a jamais existé ; qu'en somme les Loyalistes ne sont pas venus au Canada pour trahir inconsciemment la reine. La marge reste donc grande entre le fait d'être « colonisé » au sens de M. Atwood, c'est-à-dire *influencé* par des idées de famille victorienne ou par Victoria elle-même. Et il est plus facile de se débarrasser d'idées philosophiques que de régimes politiques.

Toute la thématique de la dépossession pêche par le même défaut. Voulant l'illustrer pour les périodes de la Clandestinité et de la Résistance et montrer que dans les deux cas, les formes « renvoient aux mêmes problèmes posés par une société répressive, l'inculture et le mépris de la culture, l'absence de

racines et le refus du réel » (p. 132), l'auteur est amené, par ses analyses, à souligner que les A.J. Smith, F.R. Scott, A.M. Klein, D. Livesay montraient de la fougue, de la vitalité, de l'ironie, parlaient constamment de lutte, manifestaient de la fantaisie, empruntaient même aux surréalistes français tandis qu'au même moment, A. Hébert parlait de mort et de tombeau et que Saint-Denys-Garneau disparaissait. Voulant illustrer une poétique commune de dépossession, Clément Moisan est bien forcé de reconnaître que les thèmes d'Anne Hébert sont ceux « de l'engourdissement, de l'ensommeillement » (p. 131) et d'avouer quelque part que le thème du pays au Canada anglais, est « entendu au sens d'une recherche d'identité, d'une critique acerbe de la société de production et de consommation » (p. 249). Les mêmes observations vaudraient pour la poésie de la Résistance et de la Libération. Affirmer par exemple que « l'histoire du Canada et du Québec, les deux mêlées, sont un vaste combat pour la liberté » (p. 132), c'est user de façon fort extensive du concept de liberté.

En refusant de considérer les variables en tant que variables, Clément Moisan force la recherche des similitudes entre les deux poésies et cette quête impossible aboutit à faire involontairement la preuve de leurs différences. La volonté théorique, manifestée au début, s'annule dans la pratique.

Les comparaisons d'auteur à auteur souffrent du même caractère factice et forcé de l'entreprise et subissent le rouleau compresseur de la volonté de faire ressembler un autre à un même, un indéterminé à un déterminé. Pourquoi comparer Michèle Lalonde à Margaret Atwood alors que Philippe Garrigue proposait de comparer cette dernière à Suzanne Paradis ? Pourquoi comparer Gaston Miron, le révolutionnaire, à Raymond Souster, aviateur devenu misanthrope et d'un romantisme anachronique, et non à Al Purdy, comme le suggère Garrigue ? Pourquoi Irving Layton à Paul-Marie Lapointe quand la revue *Ellipse* l'a comparé à Alain Grandbois ?

À force de viser dans l'oeuvre de ces auteurs ce qui peut autoriser une mise en rapport, Clément Moisan aboutit à une épuration qui n'est qu'un appauvrisse-

ment : le thème de la ville unira R. Lasnier à A. Avison, celui de l'amour A. Hébert et P. K. Page, le goût de la violence P.-M. Lapointe et I. Layton. La thématique du cercle qui permet le rapprochement entre Nicole Brossard et G. Mac Ewen est-elle particulière à ces deux écrivains ? Qu'en dirait Georges Poulet ? Et *Le Tombeau des Rois* d'Anne Hébert est-il bien l'équivalent du courant « mythopoetic » du Canada anglais ? S'agit-il de la même Égypte, pour Hébert et Mac Ewen ? Pourquoi la poésie concrète s'est-elle développée plus au Canada anglais qu'au Québec ? Et l'usage qu'en fait Raoul Duguay procède-t-il de la même volonté démonstrative que pour Bill Bissett ? Toutes ces questions restent sans réponse.

Tenant en conclusion d'esquisser un paysage thématique, Clément Moisan livre des généralités sur les figures du bourreau et de la victime, sur les images de la caverne et du tombeau dont rendraient mieux compte la critique psychanalytique. Et même alors, prouver que nous sommes tous sortis d'un utérus, et soumis à des relations sado-masochistes, serait-ce bien de nature à rapprocher les Canadiens et les Québécois ?

Pour apprécier cette somme étonnante de connaissances et ces analyses parfois très justes des thèmes, il faut lire cet essai comme on mange un artichaut, en retirant chaque feuillet critique de sa gangue d'équivalences et de similarités, pour en apprécier la saveur particulière. Alors seulement se dessine le portrait réel de chaque conjoint, dans ce mariage forcé, et malheureux !

Pierre-Louis Vaillancourt

Clément Moisan, *Poésie des frontières. Étude comparée des poésies canadienne et québécoise*. Montréal, H.M.H., Voll Constantes, 1979. 346 p.